

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE

FEUILLETON.

VOL. I

MONTREAL, 2 JANVIER, 1866.

No. 7

LES

Compagnons de la Croix-d'Argent.

CHAPITRE XII.

SCÈNE D'INTÉRIEUR OU M^{lle}. FINETTE
TROUVE SON COUSIN DE SON GOUT,
ET OÙ LE PÈRE BRULOT S'É-
TONNE D'UN RÉCIT QUI
EST FAIT.

(Suite.)

Il est six heures du soir.

Nous sommes à l'auberge de la Croix-d'Argent, dans une petite chambre qui donne sur le jardin.

La fenêtre est ouverte; le temps est beau; le ciel clair; le soleil pénètre dans la chambre.

Ses rayons joyeux heurtent les meubles, et argentent le carreau rouge frotté à la cire.

Un air tiède agite les rideaux.

Dans le fond de la chambre, voici un lit, un grand lit avec des couvertures en vieille perse chargée de fleurs étranges et d'oiseaux innombrables.

Entre les draps blancs, appuyé sur l'oreiller, repose une tête de jeune homme.

Ses yeux sont fermés. Ses lèvres entr'ouvertes laissent passer une respiration pressée, bruyante.

Sa figure est pâle; c'est celle d'un malade. Il dort, mais d'un sommeil pénible et fiévreux.

Près du lit, une jeune femme, peut-être une jeune fille. On ne la voit que de dos.

Elle est tournée vers le lit; elle regarde dormir le malade.

La voici qui se lève; elle se dirige vers une grande armoire de noyer, au

fond de la chambre, pour y prendre une serviette de fine toile, qu'elle mettra sous la tête du malade, quand il se réveillera.

Après avoir pris dans l'armoire ce qu'il lui faut, elle revint vers le lit.

En passant devant une petite glace, qui est suspendue au mur, elle s'arrêta et se regarda.

C'est Mlle Finette.

Et le jeune malade?

C'est Claude Chopin; hier, une heure environ après la prise de la Bastille, on l'a apporté à l'auberge de la Croix-d'Argent.

Il était blessé, blessé au bras d'un coup de feu qui l'a atteint au-dessus du coude.

Regardez; un peu de sang a coulé sur l'oreiller, malgré les bandes de toile.

Finette a été chercher tout exprès la serviette pour préserver l'oreiller.

Claude Chopin est son cousin, il faut qu'elle en ait soin. Qui sait même? L'autre soir, le père Brulot ne parlait-il pas d'un gendre, d'un mari pour Finette; Finette a fait des réflexions.

Il est très-gentil, ce garçon-là. C'est dommage qu'il soit blessé... mais sa blessure n'est pas grave, le médecin a dit que ce ne serait rien... Il a le nez un peu long, pas trop long... De quelle couleur sont donc ses yeux?... Il dort si rudement qu'on n'y voit rien... Il paraît souffrir cependant... le pauvre garçon... s'il allait mourir!

Le blessé s'agitait; son sommeil était inquiet.

— Tiens, dit Finette, il rêve.

Elle écoute.

Claude parlait tout haut; c'étaient des phrases sans suite.

“Ma mère!... ma mère!

— Ce pauvre garçon, c'est un bon fils, disait tout bas Finette.

“ De la poudre, de la poudre : mettez-moi dans un tonneau de poudre.. ”

— Comme il est brave ! pensait Finette.

“ Tirez, tirez, visez plus haut... plus bas... tapez, tapez... ”

— C'est un vrai démon ! et Finette écoutait ; elle ne respirait pas pour mieux entendre.

“ La Miette, la Miette, murmuraient Claude : comme elle est bonne ! ”

— Il a eu bien faim, le malheureux ! et Finette pensait qu'à la guérison elle donnerait à son cousin quelque bon plat de sa façon.

“ Comme elle est jolie ! ”

— Est-ce qu'il me voit, se demandait-elle, en se regardant dans la petite glace.

“ La jolie personne ! ”

Et Finette, prenant tout pour elle, se rengorgeait.

Tout à coup Claude s'agita violemment.

“ Horreur ! horreur, criait-il d'une voix étouffée par le sommeil, le feu... ils vont la brûler... la paille, les flammes... horreur... sauvez-la. ”

— Qu'est-ce qu'il a ? se disait Finette : c'est le cauchemar.

Le père Brulot entra.

— Il y a longtemps que tu es là ? demanda-t-il à sa fille.

— Non... tout à l'heure je suis venue... répondit-elle avec un certain embarras... il est endormi.

— Il dort depuis longtemps, comme cela ?

Le père Brulot, en faisant cette question, avait l'air du monde le plus naturel.

— Depuis plus d'une heure il paraît rêver, reprit Finette, sans se douter du démenti qu'elle se donnait.

— Ah ! depuis plus d'une heure, il rêve... et avant ?

— Avant ?

— Oui, avant ?

— Jusque-là il avait très-bien dormi.

Un sourire de satisfaction quelque peu narquois courut sur les lèvres du père Brulot.

Qui l'eût vu dans ce moment-là, n'eût point douté de son intelligence.

Il s'approcha du lit.

— Tu peux t'en aller maintenant, Finette : je vais garder notre malade.

— Je n'ai rien à faire en bas, dit Finette négligemment. Et puis, je vous ai si peu vu hier avec cette horrible bataille : j'ai passé la journée entre la vie et la mort : j'ai besoin, aujourd'hui, de vous voir deux fois plus qu'à l'ordinaire.

Le père Brulot embrassa Finette.

— Pauvre fille, dit-il, et son regard se porta sur le lit où le sommeil du blessé paraissait plus calme.

Après un moment de silence ;

— Voilà de bien grands événements, reprit-il ; ça empêche de penser à ses affaires. La Bastille est prise !

— Quelles affaires ? demanda curieusement Finette.

Le père Brulot allait peut-être répondre.

Il entendit du bruit au rez-de-chaussée.

— J'entends quelqu'un qui entre. Va voir, Finette.

Finette, légèrement, ouvrit la porte et regarda à travers l'escalier.

— C'est l'Eveillé, dit-elle.

— Dis-lui de monter.

— Ici ?

— Oui, ici : il ne fera pas de bruit.

Le Rouleur entra dans la chambre.

— Finette, dit le père Brulot, donne une chaise à l'Eveillé.

Mlle Brulot n'avait jamais des yeux fort tendres pour le pauvre bossu. Ce jour-là elle semblait à son égard plus maussade que jamais.

C'est que, sans s'en douter, le malheureux l'Eveillé, interrompait une conversation entre le père Brulot et sa fille, que celle-ci avait grande envie de continuer.

Quand elle eut avancé une chaise à l'Eveillé, la vaniteuse personne lui tourna le dos, et si ses regards se fixèrent, ce fut sur le lit où gisait le pauvre Chopin.

— Voyons, l'Eveillé ! conte-nous, sans parler trop haut, où et comment tu as rencontré ce garçon-là.

Il montrait du doigt le blessé.

Au lieu de répondre, l'Eveillé tourna son bonnet entre ses doigts de l'air d'un homme embarrassé.

Il regarda du côté de Finette.

— Finette, dit le père Brulot, je n'ai plus besoin de toi ici; va en bas surveiller le ménage, et s'il vient quelque étranger, prévien-moi.

Mlle Brulot se leva; elle jeta sur le pauvre Rouleur le regard d'une reine offensée.

Sa curiosité trompée, l'ennui vague qu'elle éprouvait à quitter la chambre où reposait Chopin, rendaient plus vive la petite blessure faite à son amour-propre.

L'Eveillé souffrait plus qu'elle; il comprenait que le renvoi de Finette lui serait imputé, et qu'elle lui en saurait mauvais gré.

Or, le pauvre Rouleur aimait éperdument la fille du père Brulot; passion discrète, malheureuse; presque ridicule, dont il souffrait et ne pouvait guérir.

Quand ils furent seuls. — Parle, fit le père Brulot avec une certaine impatience. — Où as-tu trouvé mon neveu, hier?

— Votre neveu?

— Oui, Claude, que voici.

— Je ne l'ai pas trouvé.

— Tu ne l'as pas trouvé?

— Non.

— Non?

— Je venais ici vous donner de ses nouvelles, ou plutôt vous dire que je n'en avais pas, quand je l'ai rencontré qu'on apportait ici blessé et saignant.

— Ainsi, ce n'est pas toi qui l'a relevé?

— Non.

— Tu ne sais pas où il a été blessé?

— Non plus.

— Mais alors que sais-tu de lui?

— Ce que je sais?

— Oui.

— C'est une singulière histoire.

L'Eveillé était troublé par le brusque congé que le père Brulot avait donné à sa fille.

— Comment? une singulière histoire?

— Voici.

— J'écoute.

— Vous savez que dimanche et lundi j'avais passé la journée en vaines recherches de votre neveu.

— Je le sais; et je te suis reconnaissant de tes soins; mais hier?

— Hier matin,

Claude fit un mouvement dans son lit. L'Eveillé s'interrompit.

— Continue, il a la fièvre, ça passera. Hier matin donc?

— Hier matin, j'étais sur la place de la Bastille, comme tout le monde, allant et venant, parmi les groupes, cherchant des nouvelles, et essayant par quelques paroles sages à calmer les esprits qui étaient très-agités. Tout-à-coup je m'approche d'une porte cochère sous laquelle il y avait des tonneaux.

On entendit un léger bruit à la porte de la chambre; puis le silence se fit.

— Parle bas, dit le père Brulot.

— Il y avait des tonneaux et, près d'eux un homme d'assez méchante mine qui paraissait les garder.

Je m'approche.

J'avais à la bouche ma pipe, allumée, comme de raison.

L'homme qui gardait les tonneaux me cria de m'éloigner.

Je lui réponds.

Il m'explique assez malhonnêtement qu'il y a de la poudre dans ces tonneaux et qu'il ne faut pas en approcher de peur du feu.

— De la poudre! fit le père Brulot surpris.

— Comme vous, je fus étonné et je ne sais par quelle curiosité je me mis à rôder dans les environs, regardant de temps en temps et comme à la dérobée du côté des tonneaux et de l'homme qui les gardait.

Ils étaient là depuis une demi-heure, quand une fillette de seize à vingt ans, qui venait du faubourg, et qui n'avait pas, malgré son costume, l'air d'une fille de trop basse condition, vint parler à l'homme étrange en faction près des tonneaux.

Elle lui dit quelques mots.

L'homme s'éloigna.

La jeune fille resta auprès des tonneaux.

Elle regarda tout autour d'elle comme pour s'assurer que personne ne la voyait.

Alors, — ici le père Brulot, vous n'en auriez point cru vos deux yeux, et je frotte encore les miens en y pensant.

— Quoi donc? qu'as-tu vu?

— Alors, la jeune fille frappe deux ou trois coups sur l'un des tonneaux qui se

trouvait en arrière, sous la porte cochère, et je vois un grand garçon qui en sort.

— Un grand garçon ?

— Oni, celui qui est là, couché dans ce lit.

La figure du père Brulot exprima le plus profond étonnement.

— Mon neveu ?

— Votre neveu.

— Dans un tonneau ?

— Dans un tonneau. J'ignorais que ce fût lui ; je le vis refermer les planches du tonneau dans lequel il était enfermé, et disparaître mêlé à la foule qui couvrait la place.

— Et la fille ?

— La fille ? elle paraissait vouloir qu'il prît la fuite avant le retour de l'homme qui gardait les tonneaux.

— Et cet homme-là ?

— Il revint quelques instants après, et reprit sa faction sans paraître se douter de rien.

Le père Brulot ne pouvait croire ce qu'il entendait.

— Vraiment ? fit-il en aspirant une forte prise de tabac.

— Vraiment, répondit l'Éveillé. Jugez de ma surprise quand, le soir, revenant ici, j'aperçus votre neveu qu'on rapportait blessé ; je le reconnus pour le jeune garçon que j'avais vu le matin sortir d'un tonneau de poudre.

— C'est à dormir debout, ce que tu me racontes-là, dit le père Brulot, et se tournant vers le lit, il allait réveiller son neveu pour lui demander à lui-même la confirmation de ce qu'il entendait.

Claude dormait d'un sommeil paisible ; mais sa figure portait encore l'expression de la souffrance.

— Laissez-le dormir, dit l'Éveillé ; tout-à l'heure, à son réveil, il vous racontera tout cela plus au long.

— Et où a-t-il été blessé ?

— Je ne sais pas. Les Compagnons qui l'ont relevé m'ont dit qu'il avait reçu un coup de fer dans les bâtiments du gouverneur, au moment où l'on voulait brûler la fille de M. Delaunay.

Et l'Éveillé raconta au père Brulot l'horrible dessein dont maître Louis avait empêché la réalisation.

Le père Brulot paraissait préoccupé d'une pensée grave.

— Il y a dans tout cela quelque chose d'étrange, dit-il, en se parlant à voix basse. Mon neveu n'arrive pas ; il devait être ici samedi à six heures ; on l'attend en vain pendant deux jours ; on le retrouve dans un tonneau, puis lui qui ne connaît à Paris rien ni personne, il entre dans la Bastille et risque de s'y faire tuer. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Et, haussant un peu la voix : Les Compagnons noirs sont pour quelque chose là-dedans ! Tu n'as rien su d'eux, l'Éveillé ?

— Non, rien, fit celui-ci. Seulement...

— Seulement quoi ?

— Il m'a bien semblé reconnaître pour un Compagnon noir l'homme qui gardait les tonneaux.

Comme l'Éveillé disait ces mots, on frappa.

— Entrez, cria le père Brulot, au risque de réveiller son neveu.

Il avait les idées bouleversées par ce qu'il venait d'entendre.

— M. le docteur Guillotin, dit Finette, en ouvrant au docteur d'un air assez boudeur la porte de la chambre où reposait le blessé.

CHAPITRE XIII.

LE DOCTEUR GUILLOTIN.

Le nom de Guillotin est aujourd'hui marqué d'un souvenir horrible.

La guillotine a pris au médecin qui en fit décréter l'usage, son nom, et le lui a rendu taché de sang : injustice publique dont tout le monde fut le coupable, et dont un seul fut la victime.

Le décret qui mit en usage la guillotine ne fut pas l'œuvre d'une pensée cruelle.

Bien au contraire.

Guillotin était né à Saintes, en 1738. Venu tout jeune homme à Paris, il y avait étudié la médecine.

Il avait eu pour maître le célèbre chirurgien Petit.

Il avait été reçu docteur en 1763, à l'âge de 25 ans, et Petit l'avait attaché au service de l'Hôtel-Dieu de Paris.

Guillotin s'y était fait remarquer par

son habileté dans les opérations chirurgicales, par son caractère modeste et laborieux, par son infatigable dévouement à ses malades.

Il était estimé et aimé de tous ceux qui le connaissaient. Sa réputation était considérable.

Un fait le prouve bien.

Quand Mesmer, inventeur du magnétisme animal, vint à Paris, en 1778, il annonça d'une manière pompeuse sa découverte.

Il prétendait qu'un fluide subtil répandu dans le monde y maintenait l'économie et l'équilibre des forces vitales.

Il appelait ce fluide, renfermé dans le corps humain en plus grande quantité qu'en aucun autre, le *magnétisme animal*.

Il soutenait que, pour guérir toutes les maladies, il suffisait de produire dans le corps des malades une accumulation artificielle du fluide magnétique.

La curiosité fut prodigieusement excitée.

Mesmer réunit autour de sa cuve magnétisée les plus illustres malades.

Les gens de lettres, les gens de cour, les philosophes, les financiers accoururent.

Mesmer eut des partisans acharnés ; il eut d'acharnés ennemis.

En 1784, Louis XVI nomma, pour examiner la nouvelle doctrine, une commission des savants les plus illustres de l'époque.

C'étaient, Darcet le chimiste, précepteur des enfants de Montesquieu, et l'un des inventeurs de la porcelaine française ; Benjamin Franklin, présent alors en France, où il venait demander à Louis XVI de secourir l'Amérique contre l'Angleterre, les colonies contre la métropole ; Lavoisier, qui entra dès 25 ans à l'Académie des sciences et fut une des gloires de la science nationale ; Antoine Laurent de Jussieu, issu d'une famille de savants, savant lui-même et un des premiers.

A la liste de ces juges illustres, chargés d'examiner la doctrine de Mesmer, Louis XVI avait de sa main ajouté un nom : le docteur Guillotin.

Guillotin méritait l'honneur de cette haute confiance.

Bon, compatissant comme tous les grands chirurgiens, il souffrait des souffrances horribles que les supplices, autrefois en usage, faisaient subir aux condamnés.

Il avait dans l'esprit une pensée qui le dominait : diminuer les souffrances des suppliciés.

Il en avait parlé à Louis XVI.

Le roi qui, en 1780, avait supprimé la question, écouta les idées de Guillotin.

Il lui conseilla de les étudier.

Guillotin ne pensait à autre chose.

Il cherchait : il faisait des expériences ; il lisait de vieux livres.

Il avait pour ami le docteur Antoine Louis, secrétaire de l'Académie de chirurgie.

Ils s'entretenaient souvent l'un et l'autre de l'importante question soumise à leurs recherches par le sentiment de l'humanité et la volonté même de Louis XVI.

Qui aurait dit à ces hommes de bien que la machine inventée par eux serait l'arme terrible des plus terribles excès !

Le docteur Guillotin ne prévoyait pas ces choses quand il entra, le sourire aux lèvres et le front radieux, dans la chambre où Claude Chopin était couché.

C'était un homme de taille moyenne.

Il avait la figure grande, ouverte et les traits généraux parfaitement réguliers.

Son nez, peut-être un peu plus grand qu'il n'eût convenu, donnait à sa physionomie une certaine originalité.

Il portait perruque comme tout le monde alors : les médecins, moins que personne, ne dérogeaient à cette mode que la Révolution allait emporter. Des lunettes d'or ne cachaient pas le feu éclatant d'un regard vif et spirituel.

Ce regard était singulièrement doux, ce qui venait peut-être de la couleur des yeux qui étaient bleus.

Le costume du docteur répondait à l'idée qu'au premier abord sa physionomie donnait de son caractère.

Il portait un habit noir à queue, vieux, mais admirablement propre.

Le col, la cravate de fine batiste, le double jabot en mousseline brodée entouraient les jons et le menton toujours frais rasé.

C'était une des élégances favorites du docteur; il se fût rasé trois fois par jour, plutôt que de laisser un poil de barbe hérissier la surface blanche et rose de son menton.

Une culotte de drap noir, des grands bas de coton bleu, tirés sur la jambe avec coquetterie et de manière à ne faire aucun pli mal séant, des souliers toujours cirés avec soin et décorés de deux grosses boucles en argent, témoignaient que le docteur Guillotin ne manquait pas d'avoir pour sa personne une certaine recherche modeste et de bon goût.

Ce qui était surtout remarquable chez le docteur Guillotin c'était sa main.

Habitée aux expériences et aux opérations chirurgicales, elle était blanche et tenue toujours rigoureusement propre; elle était souple et merveilleusement adroite.

Le docteur l'agitait sans cesse avec une sollicitude qui, dans le principe, avait bien eu pour cause un peu de vanité, mais qui était passée en habitude.

A la vue du docteur, l'Éveillé et le père Brulot, assis près du lit, se levèrent.

Guillotin et le père Brulot se connaissaient depuis quelques années.

Un Compagnon de la Croix étant tombé dangereusement malade, on l'avait porté à l'Hôtel-Dieu.

Le père Brulot avait été le voir, il avait rencontré Guillotin.

Le médecin et l'aubergiste avaient causé longuement l'un avec l'autre.

Il avait été nécessaire de révéler au docteur qui soignait un Compagnon les secrets du Compagnonnage.

Le docteur Guillotin n'était pas homme à les trahir.

Il s'était établi entre l'homme de l'art et l'homme du peuple une sorte d'amitié dont le principe était la confiance réciproque.

— Vous êtes à Paris, docteur ? demanda avec étonnement le père Brulot en présentant un siège au médecin.

— Oui, répondit le docteur, j'ai quitté Versailles ce matin, l'Assemblée n'aura séance qu'à deux heures demain.

Le docteur Guillotin avait été nommé membre de l'Assemblée nationale.

— Et qu'est-ce qui vous amène ? vous

n'avez pu deviner que nous avions un malade !

— Je suis venu d'abord pour faire une tournée à l'Hôtel-Dieu, puis comme j'avais le temps, j'ai voulu voir de mes deux yeux s'il était vrai, comme on le dit à Versailles, que la Bastille fût à terre.

— Vous avez vu qu'on travaille à la démolir. Ils l'ont prise mardi ; à la hâte qu'ils y mettent, il n'en restera plus pierre sur pierre dimanche prochain.

— Je n'ai pas encore vu cela.

— Comment ?

— Non, j'étais entré demander de vos nouvelles ; Mlle Brulot m'a dit que vous étiez ici près d'un malade : je suis monté.

— Vous êtes bien bon, fit le père Brulot, d'un air reconnaissant. Je le disais hier soir à Finette ; si nous avions le bon docteur...

Le docteur, depuis quelques instants, regardait Claude Chopin.

Celui-ci paraissait dormir.

— Qu'est-ce que ce garçon-là ? demanda le docteur.

— C'est mon neveu, Claude Chopin, répondit le père Brulot.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Nous ne savons trop.

— Il a été blessé ?

— Oui, hier mardi, au bras.

— Au bras ?

— Oui, mais voyez.

Le docteur, Guillotin se leva, se pencha sur le lit, souleva la couverture, et dégagant légèrement le bras de Claude, l'examina avec attention.

Claude ne se réveilla pas.

Le docteur parut surpris de la persistance du sommeil.

Il tâta le pouls.

— La blessure n'est rien, dit-il, mais...

— Mais ? demanda le père Brulot.

— Mais il y a autre chose.

— Autre chose ? fit l'Éveillé, qui s'était tenu au chevet du lit.

— Oui, reprit le docteur, et s'adressant au père Brulot : Votre neveu a une fièvre cérébrale assez violente.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— C'est très-grave ?

— Non, il guérira, seulement il faut des soins.

— Il en aura le pauvre enfant ! murmura le père Brulot avec un accent qui témoignait d'une grande tendresse, d'une tendresse plus grande que celle que les oncles ont ordinairement pour leurs neveux.

— Ce n'est pas tout, reprit le docteur.

— Quoi encore ?

— Il faut me dire avec les plus minutieux détails comment votre neveu a attrapé cette blessure et cette fièvre. Il s'appelle Claude, votre neveu ?

— Oui, Claude Chopin.

— Voyons ! comment et dans quelles circonstances a-t-il été blessé ?

Le docteur s'assit.

Le père Brulot commença, en parlant très-bas, le récit des événements singuliers que l'Eveillé, quelques instants auparavant, venait de lui raconter.

— Parlez haut, interrompit le docteur, il ne se réveillera pas, montrant Claude profondément assoupi : il a ce soir une fièvre très-forte ; il ne se réveillera, s'il se réveille cette nuit, que sous l'étreinte du cauchemar.

Le père Brulot continua.

L'Eveillé, ne disant rien lui-même, écoutait et confirmait par ses gestes d'affirmation ce que racontait l'aubergiste.

Ces trois hommes, le docteur, le père Brulot et le Rouleur des Compagnons, étaient tournés vers le lit.

La fenêtre était ouverte derrière eux.

Tout-à-coup un homme passa la tête.

Il était entré par le jardin, sans que personne le vit.

Arrivé à la maison, il s'était attaché aux barreaux des fenêtres du rez-de-chaussée, puis, posant les pieds sur les volets de bois épais comme des portes, il se trouvait avoir la tête à la hauteur de la fenêtre du premier étage.

A cet endroit, un noyer qui poussait devant la maison des branches chargées d'une végétation puissante, y jetait une ombre épaisse.

Un rosier au feuillage touffu pouvait en outre servir à cacher le hardi personnage qui tentait une si périlleuse escalade.

Arrivé à la hauteur de la fenêtre, il

jeta un regard rapide, vit le lit, et les trois hommes placés auprès.

Il demeura immobile; l'oreille tendue pour écouter ce qui se disait.

Si le Rouleur se fût brusquement retourné, et que l'obscurité, de moment en moment plus profonde, lui eût permis de reconnaître le mystérieux auditeur du père Brulot, il eût reconnu l'homme qui, le mardi au matin, gardait les tonneaux d'où s'était échappé Claude Chopin.

Ce personnage audacieux n'était autre que l'Américain.

Il ne perdit pas un mot de ce que le père Brulot racontait au docteur Guillotin, sur le récit de l'Eveillé.

Quand Poncê de Chopin eut terminé sa narration, il présenta au docteur sa large tabatière.

Le docteur fit un geste de dénégation polie.

Il ne prisait pas le bon docteur ! le tabac lui eût sali les doigts.

— Voilà, dit-il, qui est singulier !

Il réfléchit un moment ; puis, s'adressant au père Brulot :

— Vous attendiez samedi soir votre neveu ?

— Oui, docteur, samedi ; il avait passé à trois heures à Vincennes ; il devait être ici avant la nuit. Un des Compagnons l'avait vu à Vincennes et l'avait escorté jusqu'à la barrière.

— Il n'est arrivé que mardi ?

— Mardi soir seulement, après la prise de la Bastille. On l'a apporté ici blessé et hors d'état de rien expliquer : depuis lors, il n'a pas repris ses esprits.

Le docteur garda un moment le silence, puis il se tourna vers le Rouleur :

— Vous êtes sûr que vous avez vu sortir des tonneaux déposés sur la place de la Bastille, mardi matin, le même jeune garçon que vous voyez ici étendu sur ce lit ?

— J'en suis sûr, répondit l'Eveillé d'un ton ferme.

— Voilà qui est très-étrange, fit le docteur.

— Je le trouve aussi, répondit le père Brulot : il y a là-dedans quelque machination des Compagnons noirs !

Quelques minutes se passèrent. La nuit était tout-à-fait venue.

— Il est trop tard pour que je retourne à Versailles.

— Très-bien, s'écria le père Brulot; alors docteur, vous coucherez ici.

— J'accepte, répondit le docteur; depuis que je suis à Versailles, avec l'Assemblée, je n'ai plus à Paris personne pour me dresser un lit.

— Nous vous donnerons le meilleur de la maison, s'empressa de dire l'aubergiste, flatté de recevoir sous son toit un des premiers médecins de l'époque, un député à l'Assemblée nationale.

— Merci, répondit le docteur. Votre neveu passera probablement une mauvaise nuit. J'ai à travailler; vous me mettez à cette petite table une chandelle et j'écrirai; prêt à donner au jeune malade ce dont il aura besoin.

— Nous ne le souffrirons pas, s'écria le père Brulot.

— Si fait, reprit le docteur Guillotin, seulement...

— Seulement, quoi?

— Donnez-moi à diner.

Il achevait à peine ces mots; Claude fit un mouvement brusque, étendit les bras en avant.

— Voici un accès, dit le docteur, et s'adressant à l'Eveillé:

— Allumez cette chandelle.

L'Eveillé obéit.

Claude se dressa sur son séant; il ouvrit des yeux enflammés par la fièvre.

Le docteur s'approcha de lui.

Le malade le regarda un moment avec fixité.

— Laissez-moi, cria-t-il avec humeur.

— Il a le délire, fit le père Brulot.

— C'est le commencement, répondit l'homme de l'art.

— Un cabaret... non, non... je ne veux pas, murmurait Chopin.

— Écoutez, fit le docteur en étendant la main derrière lui pour demander le silence; la fièvre va le faire parler; il nous en dira long sans en avoir conscience, le pauvre garçon!

— Vous croyez? demanda le père Brulot.

— Sans doute, et se tournant vers l'Eveillé:

— Mettez-vous à cette table et écrivez.

— Quoi?

— Ce que le malade dira.

— Pourquoi?

— Vous verrez.

Guillotin avait entendu l'exposition des doctrines de Mesmer sur le magnétisme.

Il avait étudié ce que ces doctrines avaient de sérieux à ses yeux.

Le savant avait fait dans les idées de l'utopiste la part des données vraies et celle des illusions.

Le docteur Guillotin en était venu ainsi à étudier les phénomènes physiologiques très-curieux dont le sommeil est l'occasion.

Le sommeil magnétique est plein de mystères, le sommeil naturel en a quelques-uns, le délire en a beaucoup.

Ces recherches avaient puissamment excité l'intérêt de la science.

En 1788, le docteur Guillotin avait lu à l'Académie des sciences un mémoire fort curieux.

Ce mémoire, imprimé dans la collection de l'illustre Compagnie, établit différentes lois d'après lesquelles la science peut interpréter les visions du sommeil.

Le rêve, ce phénomène moitié intellectuel, moitié physique, est-il une prévision? renferme-t-il la prédiction de l'avenir?

— Non, disait le docteur Guillotin.

— Il n'appartient qu'à Dieu de soulever les voiles du lendemain.

En même temps le docteur Guillotin déclarait ceci:

— Le rêve est presque toujours la reminiscence plus ou moins vive, mais toujours parfaitement fidèle, d'événements accomplis par la personne soumise aux illusions cérébrales, ou tout au moins devant elles.

Convaincu de ces principes, le docteur les exposa rapidement au père Brulot et à l'Eveillé.

— Écrivez, dit-il à celui-ci. Ce que le malade nous dira, sera le récit involontaire, mais très-vrai, des événements traversés par lui. Le délire des malades atteints d'une fièvre cérébrale est un des plus intéressants pour la science. Nous allons savoir ce qui est arrivé à votre neveu bien plus tôt que si nous attendions; pour l'interroger, sa guérison.

Le docteur se plaça près du lit, de

manière à ne perdre aucune des paroles de Chopin; ni aucun de ses gestes.

— Est-ce que ce délire n'épuise pas le pauvre garçon? demanda le père Brulot.

— Au contraire, répondit le docteur. Le délire cérébral est un symptôme heureux; l'organisme est calmé par la fatigue que produit cette agitation sans danger.

Claude Chopin ne disait plus rien.

Le docteur l'observait attentivement: c'était le regard de l'homme de science habitué aux expérimentations qu'elle commande.

Le feu brûlait dans les yeux du malade.

— Chut, fit le docteur: il va parler. Écrivez.

Entre coupées par de longs silences, les paroles suivantes échappèrent au délirant:

(A continuer.)

LES

SABOTIERS DE LA FORET-NOIRE.

VII

DANS LE OELLIER.

(Suite.)

— Ainsi, cette liqueur étrange?...

— Etait un narcotique.

— J'ai dormi deux jours et deux nuits! reprit le malheureux; c'est bien, je suis perdu. Vous m'avez donné la vie, ma mère, vous aviez le droit de me la reprendre; je n'ai rien à dire.

— Mais tu ne mourras pas, Fritz.

Déjà le jeune sabotier ne songeait plus à sa destinée brisée. Il cherchait des yeux Christly.

— Mais lui, mon frère, continua-t-il, je ne le vois pas. Où est Christly, ma mère?

La veuve, épouvantée de cette question, lui saisit le bras:

— J'allais te le demander, Fritz...

Où est Christly? où l'as-tu envoyé? ou l'as-tu laissé? L'enfant n'a pas reparu au logis.

Fritz poussa un cri terrible et son visage devint blanc comme la neige.

— Oh! la bonne mère! Oh! l'excellente mère! Pour prouver votre amour à vos enfants, vous avez déshonoré l'un et vous avez tué l'autre!

— J'ai tué Christly, moi! interrompit la Marannelé en reculant presque folle d'effroi.

— Oui! grâce à vous, à l'heure présente les verges m'attendent, et Christly doit être mort de faim!

Et repoussant sa mère, il s'élança hors de la cabane.

La Marannelé, plus froide qu'une statue de pierre, tomba sur un escabeau, la tête dans ses mains, ses doigts crispés dans sa chevelure grise, sans pouvoir verser une larme.

Elle resta ainsi pendant dix minutes, muette, immobile et comme frappée de la foudre. Bientôt la porte s'ouvrit violemment, et Fritz haletant, le visage baigné de sueur, entra portant renversé sur son épaule le corps inanimé de Christly.

— Voilà ce que vous avez fait de notre Benjamin, dit-il en déposant doucement le petit sur l'amas de bruyère.

Puis, comprimant sous la pression de ses mains son cœur dont les battements l'étouffaient, il poussa un gémissement sourd comme le râle d'un mourant, ses yeux se voilèrent, sa tête se pencha en arrière et il tomba sur le lit où déjà gisait son frère.

La Marannelé se leva avec un sourire de désespoir:

— Allons! sorcière, fais ton métier! murmura-t-elle; puis posant ses mains sur la poitrine de ses enfants évanouis, elle attendit pendant quelques secondes avec une poignante angoisse.

— Leurs cœurs battent, s'écria-t-elle enfin; soyez béni! mon Dieu! vous n'avez pas trop châtié la mauvaise mère qui a voulu diriger le sort à sa volonté et lutter contre votre providence.

Puis redevenant aussitôt calme et forte, elle ajouta:

— A moi de les sauver maintenant, si ma science n'est pas chimère et mensonge.

Son orgueil humilié se révoltait déjà. Quelques heures après, l'intérieur de la cabane offrait un aspect tout différent: Fritz était assis devant la table; la tête appuyé sur son poing fermé; son front

pâle se colorait par instant d'une teinte pourpre, qui s'éteignait aussitôt, son regard vague s'animait, d'une paillette de feu; sa physionomie, qui prenait tour à tour une expression douloureuse ou farouche, reflétait comme un miroir toutes les pensées, qui se heurtaient dans son cerveau surexcité, par la fièvre.

Près de lui Christly dévorait, avec un appétit de naufrage, une tâtée de lait de chèvre et de pain bis; depuis que sa mère l'a rappelé à la vie, il n'a encore ouvert la bouche que pour manger; ses yeux mêmes semblent dévorer ce frugal repas.

Un peu plus loin, la veuve, enchassée dans son vaste fauteuil, regardait alternativement ses deux fils, et son cœur se débattait entre le désespoir, qui tue et l'espérance, qui console.

Quand l'enfant eut achevé de vider son écuelle, il essuya ses lèvres du revers de sa main; et tout en reprenant haleine:

— Ah! que j'avais donc faim, dit-il, joyeusement. Quand vous voudrez que je recommence à déjeuner, vous gènez pas, mère.

Fritz tendit la main à Christly, la serra longtemps contre sa poitrine, puis l'attira entre ses deux genoux.

— Maintenant, petit frère, dit-il, raconte-nous ce qui s'est passé depuis le moment où tu es entré dans ce maudit cellier jusqu'à l'heure de ta délivrance.

— Je ne m'y suis guère amusé, va, Fritz, répondit l'enfant d'un air boudeur. En m'y enfermant, tu m'avais dit d'écouter ce que le vieux Gaspard et Grettly se diraient pendant le déjeuner, n'est-ce pas? car ils avaient la chance de déjeuner, eux.

La veuve écoutait avec ses yeux, avec ses oreilles, avec son cœur.

— Eh bien! au bout d'une heure à peine, j'ai entendu le bonhomme Melzer frapper du poing sur la table, en criant comme un sourd: Il le faut, il le faut, petite sotte. Oublie ce vagabond, que je vais faire chasser du pays, et montre bonne mine au mari; que je te donne. C'est un mari en or, massif. Avec lui tu auras des servantes et des bijoux; avec l'autre, c'est toi qui serais la servante.

Fritz sourit amèrement:

— Et que répondit Grettly?

— Elle pleurait, mais elle pleurait si fort, que, ma foi, je me suis mis à pleurer aussi. Ensuite, elle se leva de table et sortit de la chambre; mais, son père la suivit en criant toujours, comme si le feu eût été à la maison. Alors, ce fut un grand silence, mon frère. Je n'entendais plus que le bruit des araignées qui tissaient leurs toiles. Je comptais les minutes en attendant, car je ne savais que faire dans ce cellier, plus noir que le fond d'un four. J'avais faim. Par bonheur, il me restait encore dans la poche six œufs que j'avais gagnés le matin. Pour me désennuyer, je les mangeai tous les six.

La Marannelle haussa douloureusement les épaules. L'enfant se méprit à ce geste.

— J'ai eu tort, dit-il naïvement, mais savais-je, moi, que mon frère resterait si longtemps sans venir me chercher?

— Continue, dit Fritz, à qui tous ces détails arrachaient le cœur.

Christly poursuivit:

— J'aurais donné volontiers, tant j'avais soif mon beau flageolet de buis pour une tasse d'eau fraîche. Mais pas moyen de sortir. Et le soir donc, quand j'ai entendu remuer de l'autre côté du four les assiettes et les fourchettes, quand j'ai entendu Grettly refuser de tous les plats que lui offrait son père, en disant: Merci, je m'ai pas faim! c'est moi qui aurais bien voulu être à sa place! Ça me criait dans le ventre si fort, que j'ai fui par me boucher les oreilles pour ne plus rien entendre!

La veuve essuya deux larmes brûlantes qui descendaient lentement le long de ses joues. Fritz prit vivement entre ses mains la blonde tête de l'enfant, et le baisa au front à diverses reprises.

Enfin reprit Christly, bien longtemps après l'Angelus, voyant que tu ne venais pas, je me suis mis à chercher dans quel coin je pourrais me coucher. J'avais tourné tout autour du cellier sans rien rencontrer que de vieilles futailles, entassées les unes sur les autres; lorsque, tout en continuant d'avancer à tâtons, je sentis sous ma main quelque chose de froid, mais de doux en même temps comme le poil d'un chat. Ai-je

donc en peur, mon Dieu ! Je me suis jeté en arrière comme si j'avais été griffé ou mordu. Le cœur me battait. J'ai allongé encore une fois la main avec bien des précautions, et j'ai fini par attirer à moi un manteau garni de fourrure jeté sur le dossier d'un grand fauteuil.

— Un manteau et un fauteuil dans le cellier du vieux Melzer ! c'est étrange, interrompit Fritz.

— N'importe, j'étais bien content, poursuivit Christly, dans ma prière du soir, je n'ai pas oublié de remercier le bon Dieu qui m'envoyait un lit si doux. Je me suis enveloppé de la tête aux pieds dans le manteau, et après m'être couché en rond dans le fauteuil comme notre chatte sur le ventre, ma mère, je me suis endormi. Et pendant mon sommeil, je n'ai fait que rêver de pain de beurre, de knäpfler, de farte aux pommes, de toutes sortes de bonnes choses enfin que je mangeais sans cesse sans jamais m'en lasser. Malheureusement, en me réveillant le lendemain matin, j'ai bien vu que tout songe est mensonge, car j'avais encore plus faim que la veille, et Fritz n'était pas venu.

— La Marannél poussa un soupir et baissa les yeux.

— Frère, demanda brusquement l'enfant, pourquoi donc m'as-tu abandonné si longtemps dans ce vilain cellier ?

— C'est une question à laquelle notre mère peut répondre mieux que moi, répliqua Fritz après un instant de silence.

— Christly tourna ses grands yeux vers la pauvre femme ; mais en voyant la contraction de ses lèvres et la rougeur fugitive qui marbrait sa figure pâle, il n'osa pas renouveler sa question, et continua son récit comme s'il ne l'avait pas interrompu.

— Tu sais, frère, que la porte du cellier qui donne sur la rue est au levant. Un rayon de soleil s'était glissé à travers une petite fente, et je voyais assez distinctement tout ce que l'obscurité m'avait empêché d'apercevoir la veille. C'était encore le bon Dieu qui m'envoyait cette lumière pour égayer un peu ma prison. Mais il me semblait que les futailles dansaient une ronde autour de moi, des éclairs éblouissaient mes yeux et je me sentais chanceler. Je m'ap-

uyai contre le mur, et ma main se cramponna à un anneau de fer avec tant de force que l'anneau parut céder et entraîner la pierre à laquelle il était scellé.

— Pauvre enfant, tu avais le vertige !

— Je ne sais pas, frère, mais te doutes-tu de ce que cachait cette pierre ? Il y avait là un grand trou béant, et dans ce trou, comme dans le réservoir des fées s'emplitaient des écuelles de bois pleines de vieilles pièces d'argent, des écuelles pleines de monnaie d'or, des écuelles pleines de bagues, d'anneaux, de colliers qui reluisaient comme des flammes ! C'était comme un autre soleil.

— Pauvre enfant ! répéta Fritz d'un air de profonde incrédulité, tu avais le vertige.

— Non ! non ! dit avec force l'enfant. J'ai touché les écuelles, j'ai fait sonner l'or dans ma main, j'ai mané les colliers, j'ai essayé les bagues à mes doigts. Je me suis bien assuré que je ne rêvais pas. D'ailleurs, ma mère nous a dit que le père Melzer avait trouvé un trésor. C'était la vérité. J'ai vu le trésor, et je t'y mènerai quand tu voudras.

— Je ne me trompais donc pas ! dit la veuve d'un air de triomphe.

L'incrédulité de Fritz dut céder devant l'affirmation si nette de l'enfant.

— Et tu n'as rien dérobé lui demanda-t-il sévèrement.

— Oh ! grand frère, murmura Christly, et les larmes lui vinrent aux yeux.

Fritz l'embrassa.

— J'ai eu tort de te faire cette sottise question. Est-ce que je doute de toi ?

L'enfant sourit.

— D'ailleurs, frère, quand j'aurais été un franc voleur, qu'aurais-je fait de mon butin ? Ce qu'il me fallait, c'était un peu de pain. Les écuelles d'or, les futailles, les murs du cellier, le rayon du soleil, tout continuait à danser autour de moi. Alors j'ai lèché l'anneau, j'ai étendu les mains dans le vide pour tâcher d'arriver jusqu'au fauteuil, et puis... et puis... je ne me souviens plus.

— Bien, Christly, dit le jeune homme. Tu as été obéissant, honnête, et fidèle. Si notre mère ne doit con-

server qu'un fils, du moins elle pourra compter sur lui.

— Je ne te comprends pas, repartit l'enfant en promenant de sa mère à Fritz ses yeux étonnés.

La veuve, par un geste suppliant, conjura ce dernier de cacher à Christly ce qui s'était passé pendant ses deux jours de captivité. Elle prit l'enfant par la main, l'entraîna hors de la cabane, et après l'avoir embrassé avec effusion, elle lui dit à voix basse, comme si elle eût craint d'être entendue de Fritz :

— Rôde autour du village, Christly, mais ne t'amuse pas à jouer avec tes camarades... Ne parle pas du trésor de Melzer... Si on te demande ce que tu es devenu pendant tout ce temps, réponds que tu t'es perdu dans la forêt. Peut être verras-tu des soldats...

— Des soldats ! interrompit l'enfant, tant mieux ! ils ont un si bel uniforme ! Je voudrais être soldat et avoir de grandes moustaches.

— Dès que tu les verras, Christly, reviens tout doucement sur tes pas, sans courir, et chante la Tyrolienne... S'ils te rejoignent, cause avec eux, babille, chante et tâche de ne pas les fâcher. Tu m'as bien comprise ?

— Oui, ma mère ; mais pourquoi cela ? dit-il naïvement.

— Tu le sauras plus tard, Christly ; mais il faut que je retourne près de ton frère, reprit la veuve inquiète. Fais exactement ce que je t'ai dit, mon enfant, n'oublie pas de chanter la Tyrolienne aussitôt que tu verras des soldats. Si tu ne m'obéissais pas, tu causerais un grand chagrin et un grand malheur à ceux qui t'aiment.

— Ne craignez rien, bonne mère, je la chanterai d'une voix à faire hurler après moi tous les chiens du village.

Et Christly, fort intrigué de tout ce mystère, s'éloigna en envoyant encore deux baisers à sa mère du bout des doigts.

VIII.

LE VIEUX Puits.

Dès que la Marannelé fut rentrée dans sa cabane, elle s'approcha vivement de son fils et lui dit :

— Que comptes-tu faire pour échapper aux verges ?

— Je veux mourir, répliqua Fritz avec calme ; j'ai manqué à ma parole, et je n'affronterai ni le mépris de ceux qui me connaissent ni les huées de la foule, ni les railleries des soldats de mon régiment.

— Ta résolution est bien arrêtée ?

— Pourquoi me demander cela, ma mère ? Vous savez que votre Fritz n'est pas un de ces cœurs légers qui tournent comme la girouette au vent.

Un tressaillement fébrile remua tous les membres de la veuve ; ses paupières tremblèrent gonflées de larmes contenues, et elle s'agenouilla gravement devant son fils :

— Que faites-vous ma mère ! s'écria Fritz profondément ému.

— Mon devoir, dit-elle d'une voix sourde. N'es-tu pas la victime, et ne suis-je pas le bourreau ? N'est-ce pas moi qui frappe ton dos de verges ou qui serre ton cou avec la corde ? J'ai cru bien faire en forçant ta volonté, et Dieu me punit. Pardonne-moi, Fritz ! Si j'ai péché, c'est que je t'aimais trop. Depuis que mon pauvre mari est mort, je n'ai vu que toi dans le monde, je n'ai tenu à la terre que par toi, je t'ai préféré à Christly. Et aujourd'hui, c'est mon amour qui t'a perdu.

— Relevez-vous, ma mère, interrompit le jeune homme attendant jusqu'au fond du cœur par ces accents déchirants.

— Non, non, reprit la veuve avec agitation, tu ne connais rien de mon affection pour toi ; tu te souviens qu'enfant, je réchauffais l'hiver tes petits pieds glacés dans mes mains ; que malade, tu me voyais penchée à ton chevet écouter ton souffle brûlant, et que ton regard vague ne rencontrait que mes yeux ; tu te souviens de ma joie en voyant tes joues redevenir roses ; tu n'as rien oublié de ce qui est la tendresse visible, mais celle qui remue et bouleverse l'âme, tu ne la connais pas. Si tu meurs, je mourrai.

— Vous vivrez, ma mère, et vous parlerez de moi à Christly ; il est jeune, il est bon, il vous consolera de m'avoir perdu.

La Marannelé laissa échapper un gémissement.

— Ne t'ai-je pas dit que je te préférerais à lui ? Dieu, qui lit dans les cœurs, a voulu me frapper dans ma tendresse aveugle, peut-être. Vivre sans toi, vivre avec l'enfant, mais ce serait vivre seul, rongée par le remords. J'étais si heureuse ici ! Te voir, t'écouter, entendre prononcer ton nom, oui, c'était du bonheur. Et comme j'aimais tous ceux qui t'aimaient, le pauvre qui te bénissait pour ton aumône, l'ouvrier qui admirait ta force, la belle fille qui, en te rencontrant sur la route, baissait les yeux et hâtait le pas en rougissant ! Je me disais avec orgueil : C'est pourtant mon fils, celui-là ! C'est ce petit Fritz qui dansait sur ma main il y a vingt ans, et qu'un roseau faisait tomber. Et aujourd'hui qu'il est grand, beau et robuste comme un chêne de nos montagnes, c'est moi, sa mère, qui vais prendre la cognée du bûcheron et l'abattre. La Marannelé va tuer son fils. Allons donc ! c'est impossible ! dis-moi que c'est impossible, Fritz, et pardonne-moi !

Le jeune homme parvint, quoique avec peine, à comprimer sa douleur.

— Je vous pardonne, chère mère, et je vous aime comme vous m'aimez, quant à mon sort, il est fixé. Je dois mourir !

La veuve le regarda avec angoisse en joignant les mains comme devant l'image de son Dieu :

— Ah ! tu es sans pitié, Fritz ! Non, tu ne me pardonnes pas ! C'est un pardon des lèvres, cela, et pas du cœur. Si tu me pardonnes réellement, tu consentirais à fuir, tu n'attendrais pas les soldats ! J'avais tout préparé, vois-tu, pour te sauver. Dans la vallée d'Egelsthal nous trouverons une grotte presque inaccessible, où nos pères conduisaient leur bétail pour le mettre à l'abri du pillage. Tu m'en as entendue parler. Là, nous vivrons en sûreté, jusqu'à ce que ta faute soit oubliée. Si tu refuses, mon enfant, c'est que tu ne m'aimes plus. Et n'est-ce pas affreux, Fritz, de voir un fils ne plus aimer sa mère, et même se venger d'elle !

Fritz soupira :

— Ce n'est pas vous qui êtes coupable, pauvre femme, et j'ai honte de vous torturer ainsi. La destinée a tout fait, et peut-être est-ce un bonheur pour moi,

puisque Grettly sera la femme d'un autre.

— Mais c'est de la folie, mon enfant, de refuser ton salut et de provoquer la mort ; c'est un crime devant Dieu, poursuivit la veuve. Eh bien ! je ne te prie plus, je t'ordonne de me suivre à la grotte d'Egelsthal, au nom de mon autorité de mère.

Elle se releva et saisit avec force le bras de son fils. Il n'essaya pas de se dégager, mais il répondit doucement :

— Je suis forcé de vous désobéir, ma mère.

— Et pourquoi ? demanda-t-elle avec une ironie farouche.

— Parce que, si mon retard à rejoindre le régiment n'était qu'une faute contre la discipline, ma fuite en ce moment serait une désertion ; et que la désertion est une lâcheté aux yeux des hommes. Or, je ne veux pas que nul puisse venir me dire impunément que je suis un lâche. Et vous-même, ma mère, ne souffriez-vous pas une douleur pire que la mort, si vous m'entendiez insulter ainsi devant vous et Christly, sans que j'aie le droit de me défendre ?

La veuve resta accablée par cette fière réponse ; elle se laissa tomber sur un lit et ne répliqua rien.

Cependant Fritz, quelques instants après, alla prendre la vieille carabine de son père, qui était accrochée au manteau de la cheminée ; il en examina l'amorce, passa l'ongle de son pouce sur le taillant de la pierre, afin de la rendre plus mordante, puis il déposa l'arme dans le coin de la porte. La veuve l'avait suivi du regard, et son désespoir allumait mille idées folles dans son cerveau. Tout à coup elle murmura : « Si j'essayais ! peut-être... » Puis, élevant la voix, elle dit : « Pauvre Christly ! »

Fritz leva les yeux sur elle, comme pour lui demander l'explication de ces paroles. Elle ajouta :

— Oh ! moi, j'y suis résignée, mon fils ; mais j'ai pensé à Christly. Malheur à l'enfant ! il mourra de faim avec moi. C'est toi qui nous gagnais notre vie à tous deux. Bah ! Christly sera puni de sa gourmandise. Nous mendions par les rues ; il y a encore des âmes charitables. Si je meurs en chemin, quelqu'un aura pitié de lui. Et

elle, la pauvre Marguerite, le père Gaspard lui dira : « Vois-tu, ma fille, j'ai été bon prophète et mieux avisé que toi. Ton amoureux a fait de sa mère et de son frère des mendiants. Si je l'avais écouté, il t'aurait procuré un joli sort ! »

Le cœur du jeune homme battait à rompre sa poitrine, et les larmes coulaient librement sur ses joues blêmes.

— Assez, ma mère, s'écria-t-il ; vous et Christly mourir de faim, mendier la charité par ma faute, par mon orgueil, par mon abandon ! Ah ! je n'avais pas songé à cela. Vous m'avez vaincu. Je n'ai pas le droit de vous entraîner dans ma chute. Fritz que vous avez nourri enfant doit vous nourrir à son tour. Je vivrai pour vous. Je vous suivrai où vous voudrez.

La Marannelé jeta un cri de joie et le saisit par la main :

— Mon bon fils ! ah ! oui, tu aimes ta mère. Viens donc ! viens !

Au même instant elle entendit la tyrolienne de Christly éclater comme une fanfare en trilles et en arpèges stridents. Elle devint pâle comme la neige et s'arrêta.

— Qu'avez-vous, ma mère ? demanda Fritz surpris ; l'enfant va nous rejoindre et nous accompagner.

— Malheur ! répéta la veuve, d'une voix éteinte, c'est le signal ; ce sont les soldats. Il est trop tard.

— Les soldats ! répéta le sabotier. Ah ! vous le voyez, Dieu est contre nous ; il ne veut pas servir vos projets. Les soldats ! tout à l'heure je les attendais avec calme ; maintenant, je ne voudrais plus vous laisser à la merci des indifférents. Je puis me défendre, ma mère, ajouta-t-il amèrement ; mais tuer des hommes qui ne m'ont fait aucun mal et qui remplissent leur devoir !

— Pas de sang, pas de sang, Fritz ! interrompit-elle. Ne te défends pas, mais cache-toi. Tout n'est pas perdu.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Me cacher ? ou donc, quand je voudrais ? Je suis pris ici, comme dans une souricière ?

La tyrolienne de Christly égrenait toujours ses mélancoliques arpèges. La Marannelé était une femme de décision prompte, et, chez elle, l'action suivait de près l'idée.

— Hâtons-nous, dit-elle ; le vieux puits tari, que tu as commencé à combler la semaine dernière, peut te servir de refuge ; nous y avons jeté des tas de branches, de feuilles et d'herbes sèches qui suffiront bien à te couvrir.

Fritz hésita :

— Me cacher comme un voleur que poursuit la justice ! Misère ! En suis-je réduit là ?

— Il n'y a pas de temps à perdre, viens.

Elle l'entraîna dans l'enclos qui s'étendait derrière la cabane, le fit descendre ou plutôt sauter dans le puits à moitié comblé, au risque de le blesser, et jeta précipitamment sur lui des amas de branches et une pluie de feuilles ; sous le manteau desquelles le jeune sabotier disparut complètement.

Tout ceci fut rapide comme l'éclair. A l'instant même où Fritz se couchait sur ce lit peu moelleux, le sergent Mathias, Werner parut à l'extrémité du chemin vert, escorté de deux recrues, qui portaient encore le costume villageois et qui n'avaient pour arme que des bâtons ; mais ces braves gens étaient appuyés par deux soldats dont le mousquet reposait sur l'épaule.

Christly les précédait en gambadant, sans que les fusées interminables de sa tyrolienne cessassent de frapper les oreilles de sa mère. Au moment où la petite troupe déboucha devant la cabane, la Marannelé en gardait le seuil, mais d'un air doux et riant :

— Que voulez-vous de moi, monsieur le sergent ? demanda-t-elle la voix nette et calme.

Mathias la regarda sournoisement, et sans répondre à la question :

— Tiens, dit-il en tirant Christly par l'oreille, vous avez là un gentil garçon, bonne mère. C'est lui qui nous a servi de guide.

— De guide ? répéta la Marannelé, pour venir ici, et pourquoi venez-vous dans cette pauvre maison ?

— Mon Dieu ! dit le sergent avec insouciance, nous avons dit au petit que nous cherchions son grand frère, Fritz.

— Ah ! vous cherchez son grand frère ?

— Oui, j'ai à lui parler. Alors le petit nous a répondu que nous trouverions fa-

« tellement ici le camarade, car il venait de le quitter à l'instant. »

— Et pourquoi cherchez-vous Fritz ?
— Ah ! vous êtes curieuse, la mère. Le petit bonhomme n'en a pas demandé si long. Il nous a offert de nous conduire, et j'ai accepté. Il est vraiment gentil, ce petit.

— Très-gentil ! répéta machinalement la veuve.

— Et le brave sergent, pour me remercier, dit Christly, les yeux pétillants de joie, m'a fait boire du kirschwaser et manger une tranche de jambon de Mayence.

Le sergent Mathias regardait toujours la veuve de ses petits yeux obliques ; elle n'osait ni parler à l'enfant, ni lui faire un signe d'intelligence. Seulement elle pensait : Christly vend son frère sans s'en douter ! et elle cherchait à garder sur son visage une quietude et une sérénité parfaites.

Entrez donc, mes braves soldats, et reposez-vous, dit-elle ; vous me direz pourquoi vous cherchez Fritz ?

Mathias, fort surpris, entra, pensant que la bonne femme ne savait rien de l'enrôlement, et du retard de son fils ; voyant la première chambre vide, il entra de suite dans l'autre, vide également. Il se dit :

— L'oiseau n'a pas eu le temps de s'envoler bien loin.

Et s'arrêtant devant la veuve, il lui demanda brusquement :

— Où est Fritz ?

Elle répondit de l'air le plus naturel :

— Il est sorti tout à l'heure, mais il doit être encore dans le voisinage.

— Mille diables ! jura le sergent Mathias un peu désappointé.

— Sorti ! répéta naïvement Christly, mais je l'aurais vu passer. N'en croyez rien, sergent ; Fritz se sera caché pour m'attraper.

Oh ! si la pauvre mère eût pu étouffer sur les lèvres de l'enfant ces imprudentes paroles ! Si d'un regard, d'un mot, d'un geste elle eût pu lui imposer silence ! Le sergent sourit dans sa moustache.

— Allons, gentil garçon — car il est gentil, n'est-ce pas, bonne femme ? —

Un second verre de kirch, ça réjouit le cœur.

— Non, dit la veuve, c'est un enfant ;

il n'est pas habitué à boire, et ça le rendrait malade.

— Bah ! répliqua Mathias, vous ne comptez pas élever ce petit comme une demoiselle. Il n'y a que les gens qui ont quelque chose à cacher qui craignent de boire. Votre cœur vide, cœur ouvert.

— C'est bon le kirschwaser, dit Christly en faisant claquer sa langue.

La figure renfrognée du sergent Werner se dérida tout à fait.

— Eh bien ! je te promets d'en envoyer deux bouteilles à ta mère, à ton intention si tu déniches ton frère. Tâche d'être aussi malin que lui ! Ne te laisse pas prendre en défaut.

Si l'enfant eût regardé sa mère, il eût cru qu'elle allait mourir. La malheureuse restait écrasée, inerte, hébétée, les yeux effarés, sous le poids de sa terreur ; mais le sergent seul la regardait, et Christly furetait des yeux dans la cabane en disant :

— Oh ! je connais tous les recoins du logis et du village, et les caches de la forêt jusqu'à deux lieues d'ici. Si je voulais bien, je déferais Fritz de me trouver tandis que lui... Ah ! je suis bien sûr de mettre la main sur son terrier.

— Tu feras un adroit chasseur ! s'écria le sergent. Cherche ! cherche ! mon garçon, et vive le kirschwaser !

— Cherche ! cherche ! répétèrent les deux soldats en riant, et tu auras encore une tranche de jambon.

Et Christly cherchait.

— Fritz ! Fritz ! criait-il, tu as beau te cacher, j'ai de beaux yeux. Je te verrais sous terre. Je te trouverai et tu boiras avec nous de ce bon kirschwaser que m'a promis le sergent.

Son bâil coupaît seul le silence morne qui envahissait la cabane. Le dénouement s'approchait. Mathias lui-même était devenu inquiet et anxieux. Il avait presque honte de sa ruse de guerre, et il se souvenait qu'il avait un fils de l'âge de Christly, blond comme celui-ci et non moins rieur. L'enfant sortit de la chaudière, jeta un regard rapide sur les environs, s'élança dans le ravin et y rampa, pénétra comme une couleuvre dans les massifs de roncées, fourragea les hautes herbes, grimpa dans les branches d'un chêne, d'où ses yeux plongeaient de tous côtés, et découragé,

se disposait à descendre, lorsque tout à coup il poussa un cri. Il avait cru voir une ondulation presque insensible agiter les branches entassées dans le vieux puits. Peut-être se trompait-il, mais son attention était vivement attirée sur ce point. Chose étrange ! tout à l'heure les branches et les amas de feuilles ne montaient pas si haut dans l'intérieur du puits ; tout à l'heure il n'avait pas remarqué ce rameau tout vert qui tranchait avec les branches sèches de l'hiver. Il se laissa glisser à terre et courut comme un faon vers la Marannelé :

— Et toi, mère, que me donneras-tu, si je trouve Fritz dans sa cachette ?

Elle ne répondit pas, le son de sa voix l'eût trahie. Elle pria :

— Que le sang de son frère ne retombe pas sur sa tête ! Les misérables ! ils font de cet enfant un espion.

Christly la regardait étonné. Il vit deux grosses larmes trembler au bord des cils de la malheureuse femme. Effrayé il tourna la tête, regarda le sergent et les soldats, et il eut peur de leurs faces menaçantes. Ils ne riaient plus ; l'instinct de la vérité s'éveilla en lui.

— Eh bien ! dit rudement Mathias Werner, as-tu trouvé ?

— Non, fit-il avec une fausse naïveté.

La mère respira.

— Bois encore et cherche ! ajouta le sergent en faisant signe à un des soldats de tendre à l'enfant son gobelet de cuir.

— J'ai assez bu, répliqua Christly, trop bu même ; ça me donne envie de dormir. Bah ! Fritz viendra bien de lui-même ; il sera content de vous voir, si vous êtes ses amis.

Le sergent mordit sa moustache :

— Nous sommes ses camarades.

La veuve le regarda fixement :

— Ses camarades ?

— Oui, bonne femme, et nous serons ses amis s'il se conduit bien. Il a mal commencé, ce diable de sabotier, et il nous a fait user nos souliers à courir après lui ; son retard à rejoindre lui vaudra une punition. Les verges ! c'est humiliant la première fois, et ça fait crier la chair, mais on s'y fait ; moi

qui vous parle, j'ai passé par là.

La Marannelé l'interrompit avec un sombre sourire :

— Et n'es-tu pas, toi, sergent Mathias le tentateur qui a poussé mon fils dans l'abîme, le Satan qui a acheté son sang et sa liberté ?

Werner haussa les épaules !

(A continuer.)

LE FEUILLETON.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement : un an \$1, un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement *franc* : A M. H. HÉBERT, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements :—

M. Z. Chapeleau Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal.

M. T. E. Roy, No. 8 Rue St. Joachim Haute-Ville, Québec.

M. Charles Royer, Trois-Rivières.

M. I. Bourguignon, St. Jean d'Iberville.

M. M. Duchesneau, St. Jérôme.

M. Cyriac Chaput, L'Assomption.

M. L. A. Deromé, Joliette.

M. A. Cadieux, Varennes.

M. C. Thérien, St. Isidore.

M. N. Dorais, St. Urbain Premier.

M. N. Picard, Laprairie.

M. A. Tétrault, Rivière du Loup, en haut.

M. L. H. Lafleur, Yamaska.

M. F. X. Collette, Verchères.

M. G. St. Cyr, Maskinongé.

M. Jos. Ostigny, Chambly.

N. B.—M. H. Filteau de cette ville est autorisé à recevoir les abonnements du "Feuilleton," et à en faire la collection.

H. HÉBERT, IMPRIMEUR-GÉRANT.